

La bibliothèque du pouvoir et le pouvoir de la bibliothèque : à propos d'un essai de Robert Damien
The Library of Power and the Power of the Library: On an Essay by Robert Damien
La biblioteca del poder y el poder de la biblioteca: a propósito de un ensayo de Robert Damien

Gilles Gallichan

Volume 42, Number 4, October–December 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1032996ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1032996ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gallichan, G. (1996). La bibliothèque du pouvoir et le pouvoir de la bibliothèque : à propos d'un essai de Robert Damien. *Documentation et bibliothèques*, 42(4), 165–173. <https://doi.org/10.7202/1032996ar>

Article abstract

Robert Damien, the French philosopher, published an essay in 1995 in which he examines the relationship between political power and libraries and, more generally, between the state and the written word. He highlights a 1627 library science treatise published in French by Gabriel Naudé. According to Damien, Naudé foresaw the modernity of libraries and raised basic issues that are still relevant, to wit the function of books and libraries in the administration of a nation.

La bibliothèque du pouvoir et le pouvoir de la bibliothèque : à propos d'un essai de Robert Damien

Gilles Gallichan

Bibliothèque de l'Assemblée nationale

Dans un essai publié en 1995, le philosophe français Robert Damien examine les relations qui se sont établies entre le pouvoir politique et les bibliothèques et, plus largement, entre l'État et la communication écrite. Il met en lumière l'œuvre de Gabriel Naudé qui publia en 1627 le premier grand traité de bibliothéconomie en langue française. Selon l'auteur, Naudé annonce la modernité des bibliothèques et pose les questions fondamentales et toujours pertinentes de la place du livre et des bibliothécaires dans les rouages du fonctionnement de l'État.

The Library of Power and the Power of the Library: On an Essay by Robert Damien

Robert Damien, the French philosopher, published an essay in 1995 in which he examines the relationship between political power and libraries and, more generally, between the state and the written word. He highlights a 1627 library science treatise published in French by Gabriel Naudé. According to Damien, Naudé foresaw the modernity of libraries and raised basic issues that are still relevant, to wit the function of books and libraries in the administration of a nation.

Quel rôle les bibliothèques ont-elles joué dans la genèse de l'État moderne, dans la formation de la pensée politique et dans la démocratisation du savoir et du pouvoir? C'est la question fondamentale que le philosophe Robert Damien a voulu poser dans son magistral essai *Bibliothèque et État*¹, publié aux Presses Universitaires de France en 1995. Pour aborder ce vaste sujet, l'auteur s'est attaché à l'œuvre de Gabriel Naudé, père de la bibliothéconomie française au XVII^e siècle. Il fait une relecture pénétrante de l'héritage de Naudé en regard de la nécessité d'une fonction sociale d'information au sein de l'État.

Depuis l'Antiquité, on a vu le savant, le sage, le prêtre ou le philosophe, appelés auprès du prince pour l'éclairer dans l'exercice du pouvoir et même devenir sa conscience politique. C'est donc très tôt dans l'évolution des sociétés humaines que le binôme savoir et pouvoir a pris forme. «Connaître le principe du com-

mencement, écrit Damien, c'est connaître le principe du commandement qui organise tout, structure tous les degrés de l'être et détermine pour chaque être son rang dans la hiérarchie» (p. 11). La fonction de conseiller sera donc déterminante. Si la religion représente dans la cité l'expression de l'absolu et de l'abstrait, la politique est celle des réalités relatives et concrètes. Le vrai pouvoir réside en une habile conjugaison de ces deux dimensions de la vie collective, ce qui donnera naissance à une «liturgie de l'Autorité». Mais où donc se situe la bibliothèque dans cette organisation? En fait, la bibliothèque élargit la base du conseil en faisant appel aux voix diverses de la pensée humaine. Elle peut «parler à tous le langage du tout» (p. 18). La bibliothèque rassemble la diversité et offre une perspective dans laquelle peut se définir l'État. En somme, la bibliothèque apparaît bientôt comme l'instrument d'une légitimité. Et le bibliothécaire, en tant que gardien du savoir, se retrouvera à une position stratégique face au

La biblioteca del poder y el poder de la biblioteca: a propósito de un ensayo de Robert Damien

En un ensayo publicado en 1995, el filósofo francés Robert Damien examina las relaciones que se han establecido entre el poder político y las bibliotecas y, particularmente, entre el Estado y la comunicación escrita. Hace resaltar la obra de Gabriel Naudé que publica en 1627 el primer gran tratado de biblioteconomía en lengua francesa. Según el autor, Naudé anuncia la modernidad de las bibliotecas y hace las preguntas fundamentales y siempre pertinentes a propósito del lugar del libro y de los bibliotecarios en el funcionamiento del Estado.

pouvoir pour peu qu'il sache bien utiliser sa science.

C'est ainsi que, tel un Prométhée moderne (initié non plus à la connaissance du feu mais à celle des livres), le bibliothécaire pourra ébranler les bases de la cité en diffusant parmi les hommes le savoir du prince et en travaillant, à l'ombre du trône, à bâtir une république des lettres. C'est ce que fit, en son temps, Gabriel Naudé en publiant en 1627 *Advis pour dresser une bibliothèque*.

Gabriel Naudé (1600-1653)

Médecin parisien d'origine modeste, Naudé devint bibliothécaire de princes et de cardinaux italiens. Il mesura chez

1. Robert Damien, *Bibliothèque et État. Naissance d'une raison politique dans la France du XVII^e siècle* (Paris: PUF, 1995), 317 p.



Gabriel Naudé (1600-1665).

Portrait gravé en taille-douce par C. Georgi.

Source: *Histoire de l'édition française.*Tome I: *Le livre conquérant* (Paris: Promodis 1982) p. 439

eux l'importance stratégique des bibliothèques dans la culture politique comme dans la vie sociale et intellectuelle. Bon observateur, il comprit l'importance du monopole des grands sur les instruments du savoir. De retour en France, il devint le bibliothécaire de Richelieu, puis celui de Mazarin. Il fut même invité en Suède par la reine Christine pour organiser sa bibliothèque. Au travail de bibliothécaire, Naudé allia celui de bibliographe politique, réalisant ainsi une «exposition» du savoir politique et le rendant plus accessible. Naudé a fait de la bibliothèque, qui n'était qu'un patrimoine personnel du prince, une institution culturelle.

En plein siècle de Louis XIII et de Louis XIV, il rêva de la bibliothèque publique universelle. Il fit entrer savants et bourgeois dans les bibliothèques dont il avait la garde. En publiant son traité, il dévoila les secrets de la taxinomie des livres, rendant les grandes collections accessibles à tous les esprits curieux. Du coup, il amorça une révolution intellectuelle, ouvrant «le chemin qui mènera à

l'Encyclopédie et plus tard à la révolution sociopolitique de 1789» (p. 31). Sainte-Beuve a bien compris, au XIX^e siècle, l'importance cachée de l'œuvre de Naudé dans la construction de la France moderne et il lui a accordé une place de choix dans ses *Portraits littéraires*. Quant à Robert Damien, il n'hésite pas à reconnaître dans l'*Advis pour dresser une bibliothèque*, «un des actes de naissance de la modernité» (p. 32), car il propose le passage de la bibliothèque privée à la bibliothèque publique, inaugurant un usage public du savoir. En faisant de la bibliothèque non seulement un réservoir de documentation mais un lieu de production de connaissances, il a «révolutionné l'usage actualisé des livres» (p. 35), conception nouvelle à l'époque d'une institution à la fois de convergence physique et de concentration du savoir d'une part et de divergence, d'éclatement des idées et des interprétations d'autre part.

Le bibliothécaire des temps modernes

En même temps, se transforme la conception du rôle du bibliothécaire. En révélant la clé de l'interprétation du savoir

ADVIS POUR DRESSER UNE BIBLIOTHEQUE.

Présenté à Monseigneur le
Président de M^{ESME}.

Par G. NAUDÉ P.

Omnia quæ magna sunt atque admirabilia,
tempus aliquod quo primum efficerentur
habuerunt. Quintil. lib. 12.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS TARGA, au premier
pillier de la grand' Salle du Palais,
deuant les Consultations.

M. D. C. XXVII.

Au: Privilège du Roy.

Le premier traité de bibliothéconomie imprimé en France (Paris, 1627)

Source: *Histoire de l'édition française.*Tome I: *Le livre conquérant* (Paris: Promodis 1982) p. 439

documentaire, Naudé est conscient qu'il transgresse les limites de sa fonction. Son *Advis* devait être remis discrètement à son patron de l'époque, le président de Mesme, et non pas livré au public. Et Naudé s'excuse dans sa préface de ce projet dévoilé comme «une chose inouye». Cet avis privé devient un bien public et il sait - ou il devine - la portée de son geste; il transforme radicalement la relation entre la bibliothèque et son bénéficiaire. Il prône l'ouverture des grandes bibliothèques privées et en dévoile la structure intellectuelle. En faisant entrer la France dans l'ère des bibliothèques publiques, il inaugure la notion de bibliothèque-service et met fin à celle du bibliothécaire-serviteur. Désormais, le bibliothécaire ne sera plus ce domestique instruit que le prince engageait pour «dresser» sa bibliothèque, comme il en engageait pour dresser ses chevaux ou ses chiens. Naudé rend hommage à la générosité de son patron, car il sait qu'il le dépossède de son monopole du savoir. Après Naudé, la bibliothéconomie ne sera plus exclusive «mais prendra les dimensions publiques d'une fonction sociopolitique de la Bibliothèque par laquelle un auteur, un lecteur, un acteur se promeuvent réciproquement par-delà leurs attributions hiérarchiques acquises» (p. 36). Le bibliothécaire jouera dès lors une fonction plus large, plus sociale. Naudé se déclare lui-même spécialiste d'une nouvelle profession du savoir.

Cette révolution de la bibliothéconomie au XVII^e siècle transforme la représentation sociale des sciences. Le savant remplace le mage et le livre remplace le grimoire. La bibliothèque n'est plus un sanctuaire ésotérique plein de trésors incommunicables: «le conseil que l'on peut y chercher n'est pas la prédiction réservée aux initiés anonymes de la secte mais un savoir lisible par chacun qui s'en peut rendre maître et possesseur» (p. 42). La bibliothèque entre donc dans une ère nouvelle de communication et d'information et Naudé consacre cette réalité nouvelle: si écrire des livres représente un métier, les publier, les ranger et les rendre accessibles l'est tout autant.

La Bible contre la bibliothèque

Il n'y a pas que la hiérarchie du savoir qui est ici remise en cause, il y a aussi le

monopole de la révélation ecclésiastique. Après deux siècles d'imprimerie en Europe, la totalité des livres en circulation atteint une masse critique qui fait de la bibliothèque, comme de la presse à ses débuts, une menace à une conception absolue et univoque de l'Église. C'est une nouvelle application du célèbre «*ceci tue-ra cela*» : la bibliothèque peut menacer autant la cathédrale que le palais du prince. Les accès au savoir et à l'apprentissage deviennent plus que jamais des enjeux du contrôle social.

Or, l'explosion documentaire rend vaine la mémoire universelle des savants de l'Antiquité et du Moyen Âge et nécessaire le recours aux outils bibliographiques. Le travail intellectuel ne passe plus par une capacité exceptionnelle à se souvenir «*des réalités essentielles*» ; pour savoir, il faut savoir chercher. «*Comment s'orienter, comment trouver son chemin dans cette forêt de livres qu'est une bibliothèque ? La construction d'un jugement pertinent exige au préalable un instrument de formation et d'information dont le prototype sera la lecture bibliothécaire des bibliothèques elles-mêmes*». Le conseil devient ainsi consultation. Naudé fait du bibliothécaire un médecin «*offrant un remède aux paralysies de la raison submergée par l'infinité dispersée des livres, des bibliothèques comme des situations et des événements*» (p. 51).

Mais qui sera bénéficiaire de cette voie royale du savoir ? Par qui et pour qui travaillera le bibliothécaire ? «*La Bibliothèque peut devenir, pour qui saura en comprendre l'enjeu stratégique, l'argument de promotion d'une nouvelle élite, ayant à sa disposition, une nouvelle valeur éthique et politique de gloire*» (p. 53). Ce que Robert Damien appelle «*l'investissement bibliothécaire*» porte un dividende lourd de profondes transformations pour la suite du monde. Nous sommes loin déjà de la lecture perçue comme un loisir intime et privé. Pour Naudé, une grande bibliothèque découvre tout son sens dans son ouverture sur la connaissance et la recherche universelles. La bibliothèque est la voie obligée du dépassement humain. Naguère, la collection de livres signifiait la recherche de la pièce rare, de l'édition princeps du premier manuscrit : vanité aristocratique alliée au culte des reliques. Naudé comprend que

l'avenir des bibliothèques dans le monde moderne dépassera le singulier et contribuera à l'éclosion du pluriel. La bibliothèque récusera la Bible en ce sens qu'elle se détachera du livre unique pour trouver son sens dans les ressources de l'imprimé qui vulgarisent la bibliothèque et la font entrer de plain-pied dans le monde moderne.

Le bibliothécaire du prince se tourne donc vers la bourgeoisie qui, la première, fera du livre un instrument d'apprentissage professionnel et de progrès social et non seulement un symbole de fortune acquise. Lucien Febvre disait fort justement que le bourgeois est fils du livre. Même au sein de la demeure bourgeoise, on voit l'espace-bibliothèque remplacer, au XVII^e siècle, l'oratoire et la chapelle privée. Les livres servent de dieux laïcs et les pupitres, d'autel, écrit à ce propos l'historien Georges Huppert. Mais la bibliothèque porte aussi en elle des éléments de diversité, voire de contradiction. Elle bouscule les certitudes et ébranle les dogmes, mais c'est là une des conséquences de la «*multiplication gutenbergiennne des connaissances*». Naudé se situe donc à la charnière de la conception ancienne de la bibliothèque personnelle, trésor caché, cabinet fermé et secret, et de la conception moderne universelle, tournée vers la recherche d'un idéal humaniste plutôt qu'aristocratique.

La bibliothèque témoin de la pensée humaine

Néanmoins, pour parvenir à remplir sa vocation nouvelle, la bibliothèque doit toujours collectionner, accumuler, organiser et conserver pour la postérité. C'est par sa disponibilité publique qu'elle trouve sa fécondité : «*Là seulement peut se construire une connaissance universelle et infinie sur un univers de particularités inépuisables. [...] la Bibliothèque participe de tous les mondes et de tous les temps*» (p. 62). C'est de cette «*révélation*» que naîtra au siècle suivant le projet de l'*Encyclopédie*. Naudé a fait de l'organisation des collections une gageure contre le droit du savoir individuel et exclusif en faveur de la cause du bien public. Il a aussi fait de l'administration des bibliothèques la «*gestion d'un risque*» qui s'ouvre au monde pour raison d'État. La fonction de référence devient le nouveau

conseil qui n'est plus réservé au seul prince. Les catalogues et bibliographies deviennent les outils de repérage, de détection et de confrontation de l'information. En multipliant les catalogues, on rassemble en un tout ce qui était éparé. Du coup, la bibliothèque devient entreprise collective appuyée sur une identité commune. L'idée de bibliothèque moderne naîtra «*de la mise en relation des diversités*» (p. 67). C'est pourquoi la naissance de la bibliothéconomie a eu une véritable portée révolutionnaire, car elle inaugurerait un nouvel ordre de gestion des connaissances, elle rendait public un espace auparavant privé et faisait éclater l'antique paradigme divin du magistère et de l'autorité. En proposant l'ordre dans les bibliothèques, Naudé remettait en cause celui de la cité. En faisant entrer le domaine du privé dans l'univers du public, il touchait une zone sensible de l'équilibre social.

En suivant la logique de la pensée naudéenne, on arrive bientôt à la conclusion d'une responsabilité collective en matière de lecture. Se basant sur une idée de François Dagonet, Damien écrit qu'après Naudé «*un livre n'a plus la valeur en soi d'un être qui transmet sa substance à son possesseur mais acquiert sa qualité par le réseau des échanges et des emprunts, la densité du système de relations qui l'intègrent et ainsi l'augmentent*» (p. 69). Un peu à la façon d'une pile qui accumule de l'énergie, ou d'un barrage qui retient un plan d'eau, la bibliothèque rassemble dans un espace limité un potentiel énorme dont l'impact intellectuel débordera fatalement du cœur de la cité. Dès lors, se pose la question de la responsabilité de l'État dans cette nouvelle alliance entre l'homme et le livre.

Il faut bien comprendre que la révolution naudéenne ne remet pas seulement en question la place du livre dans l'univers de la culture. Elle remet aussi en question la place du lecteur potentiel dans sa relation avec l'écrit. Au XVII^e siècle, l'Europe occidentale est à la veille d'une croissance significative des niveaux d'alphabétisation et, peut-être d'abord confusément, mais de plus en plus clairement, les hommes du livre comprennent que le monde de l'édition et de l'imprimé entre dans une ère nouvelle. Naudé est, parmi ses contemporains, l'un des plus sensi-

bles aux mutations profondes de la société. La Fronde avec sa pléthore de mazarinades, Renaudot et ses premières gazettes, les contrefaçons, les privilèges d'éditions, le succès des relations de voyages des découvreurs du Nouveau Monde vont bientôt donner raison aux intuitions de Naudé. La connaissance et l'information ne sont plus l'apanage d'une élite nobiliaire et de savants initiés. La connaissance est relatée (publiée), relative (complétée par d'autres) et relationnelle (échangée). Le lecteur ne médite plus un livre, il le consulte. Les livres sont plus nombreux, de meilleure qualité, moins chers. Le devoir de la bibliothèque, selon Naudé, est d'assumer cette nouvelle vague de l'âge de l'imprimé.

Autre réflexion fondamentale posée par Naudé : la bibliothèque doit être un lieu ouvert qui accueille tout ce qu'il est possible de rassembler et cette exhaustivité implique la tolérance. Le bibliothécaire ne sera plus un censeur gardien de la morale. Il doit s'interdire au contraire tout jugement de valeur. Il doit concevoir la bibliothèque comme un creuset d'exhaustivité et de tolérance pour en faire «*une fabrique de composition renouvelée du sens*» (p. 76). La sélection appartient au lecteur et l'usage public de la bibliothèque fait du lecteur un pluriel. La bibliothèque irrigue le savoir par la multiplicité de ses collections et l'ancien doit coexister harmonieusement avec le nouveau. Ce n'est ni un cimetière de vieux savoirs caducs, ni une vitrine de nouveautés qui «*abandonne les bons auteurs sur la grève*», mais un arbre vivant duquel dépend le progrès des sciences et la santé de la civilisation. La querelle des anciens et des modernes est, pour un bibliothécaire, un débat absurde, voire un non-sens.

L'Index, la censure et la liberté

Bien sûr, le trône et l'autel vont réagir à l'évolution de la bibliothèque telle que cernée par l'œuvre de Naudé. L'Église post-tridentine institue l'Index, précisément pour exercer un contrôle sur une production et une consommation qui lui échappent désormais. Souvenons-nous que les décrets de l'Index ne touchent pas uniquement ceux qui lisent les textes interdits, mais aussi ceux qui les conservent et qui les diffusent. Les jésuites vont prendre le contre-pied de la vision

naudéenne en mettant au centre de la connaissance humaine, non pas l'universalité et la diversité, mais la supériorité du savoir biblique et théologique. Le père Menestrier, qui publiera un traité de bibliothéconomie en 1704, se pose à cet égard comme l'anti-Naudé. Dans l'esprit de l'Ancien Régime, ni les livres ni les hommes ne sont égaux. Pour l'Autorité, il ne s'agit même pas seulement de choisir le bon, mais aussi d'éradiquer le mauvais. S'il est conservé, le mauvais livre sera réservé au seul jugement d'un représentant de l'autorité non suspect d'hérésie. Mais, entre les bouleversements des guerres de Religion et ceux de la guerre de Trente ans, on sent bien dans le monde du livre qu'une pareille orthodoxie sera désormais difficile à maintenir. Le savant philosophe et théologien est doublé au sein des bibliothèques par l'honnête homme qui n'est ni pédant ni savant ni hérétique mais qui désire apprendre, comprendre et se divertir.

À cela s'ajoute la découverte de l'efficacité documentaire. Les chercheurs, les inventeurs et les techniciens vont découvrir dès le XVI^e siècle comment se servir du livre pour l'application des principes scientifiques. La recherche en bibliothèque peut donc se traduire en rentabilité économique et technique. Elle s'inscrit de plain-pied dans la vaste mutation des structures économiques d'une Europe faisant l'apprentissage du capitalisme. On voit ici apparaître la césure entre la bibliothèque «*idéologique*» et la bibliothèque «*technique*» qu'on verra émerger même au Québec dans le débat sur les bibliothèques publiques. La première est une chasse gardée du pouvoir alors que la seconde est tolérable dans l'espace public parce que rentable et non menaçante pour l'autorité.

Il y aura donc, après Naudé, une stratégie de reconquête catholique de la bibliothèque «*non plus seulement la polémique frontale qui vise à détruire, anathématiser, mais la réconciliation dans l'unité idyllique de l'Église romaine*» (p. 90). Selon Robert Damien, «*la Bibliothèque vaticane incarne, autant sinon mieux que la cathédrale, le syncrétisme d'une unité triomphante parce qu'intégrative. [...] Elle dessine en fait les chemins d'une perte pour mieux désigner les voies d'une ascension*» (p. 91). On comprend

que la stratégie est ici bien différente puisque la bibliothèque des livres ne sert qu'au triomphe du Livre par excellence : celui de la révélation.

Entre la réflexion et l'action

On devine chez Naudé, comme d'ailleurs chez Montaigne, la tentation de faire de la bibliothèque un sanctuaire de la critique du monde. Au milieu des livres, loin de l'agitation et du bruit, le philosophe réfléchit, porte un jugement sur un univers changeant. Ce n'est plus dans la finalité théologique que l'on trouve l'ordre, c'est dans la bibliothèque elle-même. Celle-ci devient un socle de stabilité dans un monde en mouvement. Et de cette «*solitude assiégée*», l'intellectuel peut «*élaborer une politique, [...] une opinion faisant un usage public d'une raison privée*». Or cette réflexion demeure toujours relative et contestable. Par le doute ontologique qu'elle crée, la bibliothèque universelle et publique semble se refermer de nouveau sur une pincée d'esprits initiés capables d'assumer ses contradictions et la diversité vertigineuse de son contenu. Du coup, le projet de Naudé de fournir à l'État ou au prince un conseil qui offre une certitude de l'action est remis en question. Il n'y a pas d'assurance mathématique, ni de révélation ésotérique à attendre de la nouvelle bibliothèque naudéenne. Mais la politique n'est-elle pas elle-même une pratique empirique du monde ? Comment demander au bibliothécaire de fournir, grâce au livre, une assurance qui n'existe pas dans la réalité extérieure ? Jadis, l'astrologue ou le devin siégeait à côté du roi. Ce qui les repousse à l'époque moderne ce ne sont pas les progrès de la science et les critiques de la raison, c'est le doute omniprésent qui déborde même des rayons de la bibliothèque. Le prince doit choisir entre des conseillers qui ne sont sûrs de rien, mais ceux qui savent utiliser la documentation pour alimenter leur réflexion savent aussi cerner les limites du doute.

En redéfinissant ainsi les bases épistémologiques de la bibliothèque dans la cité, le traité de Gabriel Naudé jette les bases d'une nouvelle organisation du savoir et de sa relation avec le pouvoir. Si l'État relève le défi d'organiser l'accès au livre plutôt que de tenter de le combattre, il enrichira considérablement la base de

son «*conseil*», en même temps qu'il mettra en péril son absolutisme. Car la bibliothèque porte en elle une part de contestation politique et sociale, ingrédient inhérent à la richesse et à la diversité de son contenu. Tout s'appuie donc sur «*une conception politique du savoir et une conception savante de la politique. L'État de la Bibliothèque et la Bibliothèque de l'État sont des nécessités contemporaines et réciproques. C'est dans cette réciprocité que peut s'instituer un nouveau régime du conseil philosophique au prince*» (p. 105). Si le défi est relevé, la bibliothèque cesse d'être un sanctuaire tranquille, isolé des tempêtes humaines, pour devenir «*un lieu permanent de conservation dynamique, d'homogénéisation des valeurs, et de confrontations égalitaires qui euphémisent le combat des intérêts partisans en débat critique des idées*» (p. 105).

La bibliothèque, la politique et la tolérance

Si la bibliothèque conteste l'ordre absolu, elle régularise aussi sa propre contestation par la diversité et la nuance des points de vue qu'elle offre. C'est également dans ce sens qu'elle change les règles du rapport à l'autorité, établissant une morale séculière du savoir. Là où se situait le conseil univoque entre le pouvoir et le savoir s'insère une notion de service public et de rayonnement intellectuel. La bibliothèque développe une vocation d'information qui double sa vieille fonction de référence et de conseil. Sa force moderne vient du fait qu'elle est justement en mesure de diversifier les points de vue. La recherche de la vérité se conjugue paradoxalement avec la liberté scientifique, génératrice du doute. Cette révolution scientifique qu'annonce la bibliothèque moderne est tributaire - autre paradoxe - d'un État bien structuré seul capable d'assurer l'accessibilité au savoir. Mais un État fort peut-il accepter de soutenir la bibliothèque capable de générer et d'alimenter la critique et de soutenir des idées subversives? Assurément, répond Naudé, car, d'une part, si la bibliothèque brise le monopole du discours de l'autorité elle diversifie aussi les voix de l'opposition et, d'autre part, Naudé constate que les princes qui ont favorisé les lettres, soutenu les universités, affirmé le rôle culturel de l'État, ont ennobli leur couronne d'un fleu-

ron de civilisation. Derrière le prestige de grandes bibliothèques nationales ouvertes aux chercheurs, Naudé voit se profiler la grandeur même de la France.

Selon Robert Damien, à travers son «*projet bibliothécaire*», Naudé s'efforce de «*réhabiliter l'État monarchique français comme un contre-modèle positif où se peut réinstaurer une translation de l'universel civilisateur*» (p. 115). Au panthéon de la politique et de la culture, il place Charlemagne, Charles V et Louis XI et il affirme que la France n'a rien à envier à l'Italie pour sa contribution à l'esprit de la Renaissance. Il interpelle aussi Louis XIII pour que le royaume de France s'engage résolument dans ce virage bibliothécaire qui marquera les temps nouveaux.

Un discours de la méthode bibliothéconomique

Pour s'imposer, la bibliothèque doit offrir les moyens de sa diversité et de son ampleur documentaire. C'est pourquoi le défi du bibliothécaire est aussi épistémologique. Il doit trouver les modes universels d'organisation et faire de ce qui était un simple classement des livres, une véritable classification. Le défi ne s'arrête pas à la structure intellectuelle des fonds : il faut aussi pénétrer dans la forêt de cette masse livresque et inventer des outils que seront les sommaires, les index, les tables des matières, les catalogues spécialisés, les bibliographies. C'est sur ce vaste chantier ouvert à même la matière de la création littéraire et de l'esprit humain que la fonction bibliothécaire trouve son sens et sa nécessité sociale, scientifique et politique. Naudé n'a certes pas inventé la bibliographie, mais il s'en est servi pour transformer la méthodologie du travail scientifique. La bibliographie ne sert pas qu'à recenser les ouvrages; elle permet d'évaluer, de comparer et de critiquer les livres entre eux. Elle permet aussi de marquer les limites documentaires d'un champ de recherche et par conséquent de préparer le terrain à l'avancement des sciences. L'autorité, la qualité, l'authenticité et l'âge du document deviennent des facteurs de discrimination qui évitent la répétition des erreurs et renforcent la dimension critique du travail bibliographique. Si Naudé et Descartes ne furent pas de très bons amis, ils ont tous deux, chacun à leur manière, apporté

une contribution importante à l'évolution de l'esprit et des méthodes scientifiques.

Quant à l'aspect politique du travail bibliographique, il trouve son sens dans le développement de la production éditoriale qui alimente la richesse des collections de bibliothèques. Le plan de Naudé est de favoriser le débat en tolérant les points de vue. Il a compris que le combat des idées est plus efficace que la mise à l'index car il donne, «*à l'État les moyens polémiques de sa propre défense et les arguments rhétoriques de sa force. La tolérance est le meilleur moyen de renforcer la souveraineté*» (p. 123). En autorisant la publicité du livre et du pamphlet, l'État facilite aussi le travail d'identification et de repérage du bibliographe-bibliothécaire.

De plus, Naudé constate qu'une activité éditoriale libre produit sa propre éthique, sa propre critique. Elle évite l'outrance, la calomnie, l'imposture et le plagiat qui déconsidèrent à la fois l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur. C'est pourquoi la majorité des libelles sont publiés de façon anonyme. Plus la censure est sévère, plus l'édition marginale et occulte prolifère et le mal s'aggrave. Le pamphlet anonyme peut tout se permettre et servir la plus basse démagogie. La tolérance est donc en elle-même régulatrice de civisme et elle peut assainir les débats publics. De son côté, la bibliothèque, accumulateur de la production écrite, peut remplir sa mission et mieux éclairer à la fois le prince et le peuple. «*Tactiquement, Naudé fait la part du feu : il prend acte qu'une parcelle de l'esprit public revendiqué par les libelles s'opposant au Souverain peut être canalisée par les normes culturelles de la bibliothèque et ainsi participer à l'élaboration du Bien Commun*» (p. 125). Dans le domaine de l'édition et de la documentation, la diversité n'engendre pas l'anarchie, au contraire elle défend la société contre elle. Il faut mesurer ce que cette idée pouvait avoir de novateur dans la société de l'Ancien Régime habitée à l'autoritarisme ecclésial ou royal.

Naudé voit la bibliothèque au centre d'un nouvel espace public : elle remplacera l'agora des Anciens. Tous les débats sont permis et la bibliothèque offre la possibilité de séparer le bon grain de l'ivraie, le solide du futile, la valeur sûre de

la fausse monnaie. En ouvrant les collections aux consultations, il favorise la comparaison, la critique, la raison et, par conséquent, une organisation plus saine de la cité. Il annonce aussi une nouvelle organisation intellectuelle de la recherche. Le mystère et le monopole du savoir ont entretenu pendant des siècles la superstition et la peur dans le peuple. L'ordre social s'est, en grande partie, appuyé sur ce socle d'ignorance. Quelles seront les conséquences d'une vulgarisation des connaissances? Homme des Lumières avant la lettre, Naudé avance dans cette direction convaincu que c'est la seule voie possible même si elle risque de changer les rapports sociaux. Le prince doit apprendre à composer avec l'opinion de son peuple. Il peut le faire trembler par la force mais de moins en moins par sa majesté ou par sa prétendue puissance divine.

Cette nouvelle donne entre le savoir et le pouvoir est à la base du contrat social qui prend forme à l'époque moderne et la bibliothèque se situe à un point stratégique de ces changements. C'est elle qui assume l'impact réel de la révolution inaugurée par la presse de Gutenberg et c'est en elle que la révolution scientifique se produit. Le philosophe Francis Bacon, ce contemporain de Naudé, parle d'un nouvel organe de l'esprit humain. «*La Bibliothèque éclipse l'esprit intérieur en lui fournissant la mémoire vivante de ses effets*» (p. 134). On prend conscience du fait que la conservation des connaissances est essentielle à leur transmission intégrale et, par conséquent, nécessaire au progrès. En définitive, la bibliothèque est le meilleur outil que l'homme ait inventé pour conserver et utiliser les acquis de sa pensée et de sa création. D'abord un lieu de contemplation et de méditation, la bibliothèque se transforme en un lieu de réflexion et d'action qui conduit, par l'étude, à la critique et au changement. Pour Descartes, cette voie humaniste ne résiste pas à la force d'une démonstration scientifique; la connaissance a une base rationnelle et mathématique. L'humaniste naudéen, fort de ses «sommes» bibliothéconomiques toutes relatives, ne doit-il pas plier le genou devant l'esprit mathématique dans lequel réside un nouvel absolu. On sait maintenant que c'est là un faux problème, puisque le scientifique, comme l'homme de lettres, parti-

cipe à la même quête de sens et que tous ceux qui construisent une explication du monde ont besoin de consulter les travaux de leurs prédécesseurs. Pour Robert Damien l'œuvre de Gabriel Naudé est d'une importance décisive. On lui doit «*la mise en place d'une méthodologie critique et des éléments culturels [...] de la connaissance. Surtout, il inscrit cette démarche dans le cadre d'une théorie institutionnelle qui donne à la société scientifique la dimension d'une politique*» (p. 138). Naudé a vu dans la bibliothèque l'émergence d'une «*morale pratique de la connaissance*» que l'on peut appeler une bibliothéque.

De la classification

Le livre représente une cellule de ce corps vivant qu'est la bibliothèque dont la santé repose sur la saine organisation de ses composantes. Ainsi, l'innovation fondamentale de Naudé se situe dans l'architecture intellectuelle des collections, transformant un amas de livres en une bibliothèque. Sans classification efficace, il n'y a pas de bibliothèque qui tienne, ni de recherche possible. La profession de bibliothécaire est née de ce constat. Pour Naudé, c'est là une mise en valeur de l'investissement que représente la bibliothèque, c'est authentiquement une économie qui préside à ce travail, mais une économie qui touche les valeurs intellectuelles autant que matérielles. Dans la gestion des livres, du personnel, des salles, des équipements et des catalogues, la bibliothèque trouve son efficacité et sa raison d'être.

Au chapitre de la classification, la bibliothéconomie rejoint de plain-pied la philosophie, car c'est nécessairement sur une conception globalisante des connaissances, ouverte sur le progrès des sciences qu'un système de classification peut s'élaborer. Le problème est de taille et il faudra encore deux siècles et demi de travail pour créer et généraliser le système dont rêve déjà Naudé en 1627. Quelques années après lui, le philosophe et mathématicien Leibniz s'attaquera à cette vaste entreprise. Le bibliothécaire naudéen, philosophe et humaniste, sera au centre d'une révolution du savoir. Il ne se contente plus du conseil au prince, mais bâtit une république nouvelle à la fois littéraire et civique en étant un peu,

comme l'enseignant, le précepteur du citoyen de l'avenir. On comprend aussi que cette recherche systémique se développera en symbiose avec une conception de l'éducation et de matières enseignées dans les écoles. Le système d'éducation et la bibliothèque seront des miroirs qui devront nécessairement refléter la même logique de l'apprentissage. À la jonction des deux, se situe l'entrée dans la modernité; l'école et la bibliothèque transformeront le sujet en citoyen.

De la bibliographie

La lecture comme ouverture de l'esprit sur l'univers passe par une bibliothèque organisée. «*Le conseiller cesse d'être le confesseur ou l'historiographe pour s'affirmer bibliographe. Le Bibliothécaire, par sa lecture des catalogues, sait dégager les mouvements intellectuels dominants. De même son œil exercé saura lire et saisir les trames qui organisent et commandent les mouvements sociaux, politiques, rien ne pourra échapper à cette lecture externe et outillée. [...] Le conseiller est devenu le grand lecteur de l'univers*» (p. 169). Le bibliothécaire doit comprendre son rôle comme celui d'un guide. Il oriente le lecteur-chercheur et, du coup, sa fonction technique se transforme en fonction éthique.

L'universalité de la bibliothèque trouve donc tout son sens dans son accessibilité. Or à l'époque, rares sont les grandes bibliothèques européennes ayant une vocation publique. Toutes sont de nature privée; elles accompagnent la gloire des grands de ce monde. En voulant en faire un bien public, Naudé fait de la lecture un droit. Il va même envisager la notion de prêt public, élargissant l'espace bibliothécaire et multipliant les sites de lecture. Ainsi naissait la première version de la bibliothèque virtuelle. L'ordonnance des collections et la gestion des bibliothèques sont des éléments essentiels pour réussir ce «virage». Pourtant, se pose déjà le problème de la capacité de la bibliothèque à relever le défi de l'universel. Leibniz, héritier de la pensée naudéenne, s'inquiétera des conséquences de la production exponentielle des livres, craignant que l'abondance d'informations devienne pénurie de mémoire et de compréhension. Il écrivait à ce propos à la fin du XVII^e siècle: «*Je crains que les*

hommes ne retombent dans la barbarie, à quoi cette horrible masse de livres qui va toujours en augmentant, pourrait contribuer beaucoup, car enfin le désordre se rendra presque insurmontable; la multitude des auteurs qui deviendra infinie en peu de temps, les exposera tous au danger d'un oubli général» (p. 165). Réflexion toujours actuelle après trois siècles.

Praticien des bibliothèques, Naudé n'a pas élaboré une bibliothèque irréaliste. Son rêve a des assises bien concrètes. ce qu'il ne soupçonne pas, ce sont les conséquences culturelles et sociales de ses notions de bibliothéconomie et leur portée à long terme. La bibliothèque nouvelle, par la diversité des sources et la relativité des savoirs, brise la notion de savoir universel et absolu. La conséquence en sera l'apparition de nouveaux lieux de références où s'établissent des liens et une recherche de vérité. De la presse de Gutenberg ne sont pas seulement sortis des livres, mais des religions, des sectes, des ligues, des cénacles, des sociétés, des cercles. Le monde contemporain s'est formé dans ce bouillon fermenté par l'imprimé. L'âge informatique aura certainement sur les sociétés humaines des conséquences tout aussi imprévisibles et déroutantes. Déjà au XVII^e siècle, la bibliothèque naudéenne publique et plurielle se bâtit *«sur les ruines de la Bible, elle signe l'impossibilité d'un conseil fondé en absolu.»* (p. 185)

Outre son *Advis pour dresser une bibliothèque*, Naudé publie en 1633 la *Bibliographie politique contenant les livres et la méthode nécessaires à étudier la Politique*. Si le premier est un livre fondateur pour la bibliothéconomie française, le second l'est autant pour la science politique. Il souligne la filiation entre la fonction de bibliothécaire et celle de conseiller de l'État. Ce conseil, jadis réservé aux cabinets et aux chancelleries, est désormais accessible dans les livres et dans les bibliothèques, annonçant les œuvres de Montesquieu, de Volney, de Diderot et de bien d'autres.

La *Bibliographie* de Naudé est une démonstration expérimentale de sa conception des bibliothèques. En choisissant et en présentant les ouvrages fondamentaux de politique d'Aristote à Montaigne en passant par saint Thomas, Naudé

«met en lumière les incertitudes qui fondent et minent la raison morale. [...] Aucune homogénéité ni aucune permanence ne s'en peut dégager» (p. 187). Naudé constate l'absence de morale et d'absolu en politique et ce constat rejoint pleinement l'héritage de Machiavel. Il reste cependant le recours au droit qui, plus que la morale dont il est issu, peut imposer une ligne directrice au prince. L'État de droit sera, dans les temps modernes, le rempart contre l'absolutisme et le totalitarisme.

La bibliographie sélective et critique est l'outil complémentaire de la bibliothèque universelle. C'est elle qui discrimine et permet de dégager de la masse documentaire les travaux de base, les œuvres incontournables. Elle dégage les lignes de fond et indique les zones encore explorées des sciences; elle éclaire la méthode propre à la discipline. La bibliographie est une balise de la lecture et elle situe la bibliothèque au cœur même de l'activité documentaire. C'est une responsabilité qui valorise le rôle du bibliothécaire-guide et sa capacité de jugement. *«Conseiller n'est plus le privilège du sang ni du rang mais du mérite acquis et prouvé de mobiliser et sélectionner les connaissances pertinentes pour l'action envisageable grâce à elles.»* (p. 194)

En appréhendant globalement le problème de la masse documentaire, on aborde aussi la question de l'évolution des connaissances. Les anciens documents sont souvent périmés et obsolètes et remplacés par de nouveaux, mais ils conservent toujours une pertinence, non plus en tant qu'élément d'information mais pour retrouver et comprendre le chemin de la connaissance. On ne peut bien saisir Copernic qu'en regard de Ptolémée et Newton qu'en relation avec Pythagore et Archimède. Comme les civilisations, les connaissances évoluent et se remplacent, mais par sédimentation et accumulation. Le savoir ne se commence pas, il se poursuit. Même éclatée et multipliée, la vérité trouve ses assises dans la diversité documentaire et une nouvelle alliance du savoir et du pouvoir s'établit autour de la bibliothèque. L'État a besoin de cette mémoire pour affirmer sa souveraineté. Lui seul a les moyens de conserver les acquis humains et associe sa propre pérennité à la conservation des supports

matériels de la mémoire collective. La bibliothèque en tant *«qu'appareil de mémoire»* permet à l'État d'être *«fécond et transmissible.»* (p. 204)

La bibliographie marque la fin de l'hégémonie biblique, de la référence unique basée sur la vérité révélée. La vérité est cachée dans la nature et dans l'accumulation du savoir. Elle éclate de nouveau grâce à l'association du savant et du bibliothécaire-bibliographe soutenus par l'État. En retour, les progrès scientifiques et culturels contribuent à l'avancement et au rayonnement des nations. La bibliothèque succède à la Bible ou, selon le mot de Victor Hugo, le papier remplace le pape. L'acte bibliographique dès lors consiste *«à proposer des parcours sélectifs qui élaborent les sources et ressources de la culture»* (p. 208). La bibliographie organise rationnellement la matière du catalogue, elle réintroduit une fonction sélective et critique au travail d'acquisition qui, selon Naudé, est générique et tend vers l'universel.

Le bibliothécaire-bibliographe est également confronté à la classification des sciences et donc à la définition de leurs champs. Ainsi, pour dresser sa bibliographie politique, Naudé a défini une *«science du gouvernement des États»* en réunissant des titres de philosophie, de droit, d'histoire et de géographie, voire d'économie domestique. La bibliographie sert donc à définir de nouveaux champs disciplinaires de recherche et de consultation. Elle propose tout un ordre bibliologique de la mémoire du monde. On ne cherche plus à tout savoir mais on souhaite comprendre toutes choses. Il se dégage, de cet exercice, la nécessité d'une compétence professionnelle et une responsabilité sociale importante qui devient une véritable administration du savoir.

Le bibliothécaire et la responsabilité culturelle de l'État

Le catalogue et la bibliographie sont les premiers outils d'une bibliothèque fonctionnelle et accessible, c'est-à-dire utilisable par le plus grand nombre de personnes possible. C'est ainsi que se dessinent les contours de la bibliothèque publique, en élargissant la base du savoir autrefois réservé à un petit nombre de sages et de conseillers du prince. *«La*

bibliothéconomie extériorise l'esprit dans un bâtiment fonctionnel où la mémoire se dépose. L'esprit n'est plus un espace à organiser mais c'est l'espace constructible qui devient spirituel (p. 210). La bibliothèque met en relation sur une base égalitaire et complémentaire l'auteur et le lecteur. La lecture, devenue silencieuse et séquentielle, succède à la prière et à la méditation, elle se laïcise et se vulgarise.

La conséquence des travaux de Naudé sur la politique fut de franchir un premier pas vers la séparation de la raison d'État et du mystère religieux. Le divin se mêlait facilement au politique pour donner au prince une autorité sacrée et inviolable. La science politique fait du gouvernement un objet d'étude et le retire du champ théologique. Elle attaque donc le mythe qui soutenait le trône en publicisant les chemins de la connaissance politique et elle réinstalle la *res publica* des Anciens. En organisant et en classifiant le savoir politique, Naudé propose une approche totalement nouvelle de la *raison d'État* qui n'a souvent rien à voir ni avec la raison ni avec l'État.

En classifiant, le bibliothécaire-bibliographe fait des choix, exerce une discrimination et rassemble des éléments épars. Sans rien inventer, ni écrire lui-même, il met en lumière des aspects nouveaux jusque-là inconnus et ouvre la voie à la critique. Par exemple, en soulignant l'extrême variété des lois, du droit et des coutumes parmi les peuples de la terre, il constate du coup *«qu'aucun conseil n'y peut trouver fondement universel de pertinence et de continuité pour imposer l'intérêt commun d'un Souverain Bien»* (p. 243). Il n'y a donc pas en vérité de loi intangible et fondamentale. La loi reflète plutôt le particulier et la nécessité politique. Les principes de justice sont toujours invoqués, mais la *raison d'État* finit par triompher.

En structurant la masse de l'information, le bibliothécaire s'impose dans l'organisation du conseil que réclament les dépositaires de l'autorité étatique. Il cherche à mettre au point un *«mode d'emploi»* qui se base non sur la raison d'État mais sur le réalisme politique tenant compte de toute la complexité dont témoigne la documentation. Le conseiller-bibliothé-

caire naudéen, comme le médecin, ne *«délivre plus un ordre, mais une ordonnance après consultation»* (p. 247). C'est de cette façon qu'il parvient à faire de la politique l'objet d'une science, sinon une science en elle-même.

Les travaux de bibliographie politique de Naudé l'ont amené à réfléchir sur les notions de légitimité, de souveraineté, de force et de justice. Il ne cède pas aux sirènes d'un populisme abstrait qui ferait du peuple la source de toute autorité. Il se méfie du *vox populi, vox dei*, croyant plutôt que *«le peuple est un volant de manœuvres au service du plus fort»* (p. 251). La religion, éclatée par les guerres civiles, contestée dans ses dogmes, ne répond plus à elle seule à son antique fonction régulatrice. La saine organisation d'un État repose sur un véritable contrat social par lequel s'établit un équilibre des valeurs et des biens. La reproduction de l'ordre social suppose aussi un équilibre fiscal fondé sur l'utilité publique et non plus sur la hiérarchie des services (p. 255). Dans cet ordre social redéfini, la bibliothèque vient appuyer la formation sur l'information. Les aspirations au changement passent par une raison instruite. L'émergence de l'école populaire et de la bibliothèque publique sera à la base des révolutions à venir. Le siècle de Louis XIV est encore loin d'un élargissement de la culture savante, Naudé se contente d'appeler de ses vœux un bibliothécaire qui devient le modèle du conseiller politique et *«il préfigure pour l'État ce que le public bibliothécaire devra être pour le peuple.»* (p. 262)

La bibliothèque joue en politique un rôle essentiel, car elle possède les instruments et les guides du fonctionnement de l'État. Elle renseigne sur les mouvements de la nature et des sociétés humaines, garde la mémoire des révolutions, des grands et des petits événements, décrit et analyse les hommes et l'univers. Elle ne garantit pas la pérennité du pouvoir, mais elle représente une prudence dans sa gestion à court et à long terme. Pour agir efficacement, elle doit rassembler un large éventail de savoirs méthodiquement organisés. Elle doit offrir une masse critique d'information appuyée par une organisation technique permettant son repérage et son utilisation. C'est une techno-

logie politique de l'action qui conjugue le lire et l'agir et le bibliothécaire-bibliographe est *«seul capable d'ordonner avec méthode cette entreprise»* (p. 265). Le prince éclairé comprendra cette importance de la bibliothèque, car il sait qu'il est plus facile de trouver des exécutants et des courtisans que des conseillers.

Le citoyen du savoir

L'ouverture de la bibliothèque prônée par Naudé est l'autre versant de cet *«engagement»* de la bibliothèque dans la vie politique. En pénétrant dans la *«machine bibliothécaire»*, tout un chacun peut élargir l'horizon de sa condition, se dépouiller de ses déterminismes sociaux et participer à *«l'universalité active»* qui peut réunir le prince avec tous ses sujets alphabétisés. La nouvelle bibliothèque représente une communion des saints réunie non plus par la vertu de la grâce, mais par celle du livre dans un infini bonheur de découvrir et d'apprendre. Ce faisant, la bibliothèque devient un agent social où le citoyen informé participe lui aussi à la fonction de conseiller jadis réservée à un cénacle aulique et nobiliaire.

Entre la réflexion et l'action, il n'y a souvent qu'un pas et Naudé avait sous les yeux l'exemple éloquent du cardinal de Richelieu, le plus habile politique de son temps, qui, disait-on, avait été tiré de sa bibliothèque pour gouverner la France. La bibliothèque, par le truchement du bibliothécaire, est une mise en service d'un savoir organisé. Elle agit tant vers le sommet que vers la base de l'organisation sociale; elle participe à la fois au conseil du prince et à celui de l'opinion publique, et ce suffrage de l'universel préfigure le suffrage universel appelé à changer la face du monde (p. 277). Le développement d'une pensée politique suppose la référence à une bibliothèque, puis à une sélection des connaissances adaptées aux réalités concrètes, ce qui est le fruit du travail critique du bibliothécaire. *«La bibliographie est l'arme politique de la connaissance politique : elle seule permet de systématiser exhaustivement les connaissances multiples qui sont nécessaires à la conduite rationnelle de la politique»* (p. 281). Tous ceux qui savent utiliser la bibliothèque deviennent des *«citoyens du savoir»* et sont en mesure de jouer un rôle actif dans la cité.

La politique est aussi un jeu stratégique et un rapport de forces. L'œuvre de Naudé fait aussi le lien entre la bibliothèque et l'art de gouverner. En marge du réseau diplomatique, le livre joue un rôle non négligeable. Il permet un échange d'idées, devient un dénominateur commun, une référence possible entre deux protagonistes. L'État qui multiplie ses conseils bibliothécaires développe ainsi ses performances et son efficacité dans ses relations politiques. Cette approche de la gestion de l'État fait la partie belle aux fonctions exécutives. Le ministre sachant bien documenter ses dossiers deviendra indispensable au prince et sera un pivot de l'ordre social. C'est ce que Richelieu et Mazarin avaient compris en investissant une part importante de leur fortune dans leur immense bibliothèque. D'autres grands commis du royaume feront de même tant pour le prestige qu'apporte la possession d'une riche bibliothèque que pour l'utiliser dans un processus de compétence politique.

Au fond, Naudé a compris l'importance accrue que prendrait l'écrit et l'imprimé dans l'administration publique des futures générations. Robert Damien retient à ce propos que *«le propre de l'action politique ce n'est plus la harangue guerrière du noble chevalier ou le sermon du prêtre, c'est la production d'un discours écrit et lu d'interpellation ou d'information, de documentation ou de décision»* (p. 298). L'importance du texte apparaît dès lors comme une tendance lourde de l'évolution de la culture politique, par conséquent, bibliothèques et archives deviennent des rouages essentiels de la formation d'un État et des éléments de sa souveraineté. Naudé a cependant mal évalué l'importance future de la presse qui naissait à son époque. Cette presse périodique allait devenir un autre rouage de l'information publique et paver la voie de la démocratie. Naudé se questionnait sur l'effet de «contagion» des nouvelles et il n'a pas entrevu le rôle de vulgarisateur des lettres et des sciences que jouerait la presse au XIX^e, jusqu'à devenir la *«bibliothèque du peuple»* selon l'expression d'Étienne Parent dans le journal *Le Canadien* en 1831.

Néanmoins, le génie de Naudé fut de situer la bibliothèque dans le contexte

des changements sociaux et culturels qui s'amorçaient en son temps. Il a défini un nouvel ordre documentaire ajusté aux réalités concrètes et à la pensée philosophique qui doivent présider à la gestion d'un État moderne. Il a été parmi les premiers à cerner l'espace bibliographique de la politique. C'est à ce titre qu'il inaugure véritablement la bibliothéconomie contemporaine. Homme du livre, il affirme la *«désacralisation du livre, de la lecture, du lecteur»* (p. 307). Il ferme la bibliothèque féodale et annonce l'ouverture de la bibliothèque moderne et universelle. Après Naudé, la connaissance devient une affaire publique et la démocratisation bibliographique annonce dans le temps la démocratisation politique.

L'*Encyclopédie* n'a pas reconnu le travail pionnier de Naudé comme précurseur des Lumières. Il fut longtemps relégué au rang des humanistes anciens et dépassés. Pourtant son œuvre et son action inaugurent une révolution des pratiques intellectuelles privées et publiques et des relations entre l'État et la science. C'est l'axe même du pouvoir et du savoir qui est changé et, pour Robert Damien, cette révolution intellectuelle est au monde de la documentation ce que celle de Copernic fut à l'astronomie. Les conséquences en sont considérables puisque *«la matrice bibliothécaire forme le lecteur et accouchera de l'électeur!»* (p. 310). Les philosophes ont méconnu cette mutation préférant une épistémologie tournée sur l'Être et non sur le savoir, préférant le libre arbitre au *«livre arbitre»*. Pourtant, la bibliothèque organise le chaos des connaissances, cette bibliothèque de Babel évoquée naguère par Borges. Dans la bibliothèque *«si constamment déconsidérée, [...] les finalités qui s'y concrétisent, les gestes qui s'y opèrent, les normes qui s'y développent peuvent devenir la matrice d'un nouveau conseil et, partant, d'un nouvel ordre.»* (p. 311)

Gabriel Naudé a laissé une réflexion épistémologique du travail bibliothéconomique qui demeure pertinente après presque quatre siècles. Peut-être les défis modernes de la documentation ramènent-ils le bibliothécaire d'aujourd'hui en face de problèmes qui sont fondamentalement les mêmes: multiplication des sources d'information,

nécessité de considérer l'ensemble et de sélectionner efficacement l'essentiel, d'éviter les écueils d'une abondance quantitative qui confine à la pénurie qualitative. Se dessine donc une importance accrue des fonctions de conseiller et de guide du bibliothécaire. On constate avec Robert Damien que ces interrogations se posaient déjà à l'observateur lucide du XVII^e siècle.

La pensée et la raison se développent par des savoirs qui donnent des idées utiles et communicables (p. 206). Le rôle du bibliothécaire est de les dégager de l'accumulation des connaissances. S'il n'y a pas de vérité unique, il y a un *«savoir vrai de la culture sur quoi l'action politique doit se baser»* (p. 217). Naudé a bouleversé les visions traditionnelles du pouvoir princier et du savoir ecclésial. Comme le constate Robert Damien dans une formule imagée, il a remplacé le décalogue biblique par le catalogue bibliothéconomique. Il a contribué à redéfinir la bibliothèque après deux siècles de révolution de l'imprimé. Du cabinet fermé qu'elle était depuis toujours, il a entrevu le rôle qu'elle pouvait jouer dans le monde moderne. Gabriel Naudé a fait de la bibliothèque une signature de la pensée humaine et de son ouverture à la recherche, un témoignage à sa liberté.

Le petit traité de Naudé marque donc d'une pierre blanche l'histoire des bibliothèques et de la bibliothéconomie comme science de la documentation. Cet *Advis pour dresser une bibliothèque* est un texte fondateur, affirme Robert Damien. Il annonce la modernité du livre en libérant la bibliothèque de l'antique passion de la vérité. Depuis cette époque, la bibliothèque, en élargissant la base des connaissances, a rétréci celle des certitudes. Globalement, l'ouvrage savant de Robert Damien offre une grande richesse de réflexion sur le rôle de la bibliothèque dans l'organisation culturelle, politique et sociale. Et cet examen à la fois attentif et intelligent d'un essai de bibliothéconomie du XVII^e siècle alimente de manière fort pertinente les interrogations contemporaines.